

DE LA TERMINOLOGIE IDEOLOGIQUE : ENTRE LOGICIELS ET PROPRIETE INTELLECTUELLE

LUCIANA T. SOLIMAN¹

ABSTRACT. *On ideological terminology: between software and intellectual property* - This article analyses the domain of open source software upon a terminological level by trying to understand the ideological value of concepts expressed by the main terms of such an economic trend. Thanks to Stallman and Raymond, new terms have been appearing in order to represent development models chosen by FLOSS (free/libre open source software) and describe shared principles. *Cathedral, bazaar* and other specialised neologisms found their French equivalents in user-generated on-line texts.

Keywords : *French, terminology, context, computer science, open source.*

REZUMAT. *Cu privire la terminologia ideologică : între programe informatice și proprietate intelectuală.* Acest articol analizează domeniul software-ului open source la nivel terminologic, încercând să înțeleagă valoarea ideologică a conceptelor exprimate prin principalii termeni ai unei astfel de tendințe economice. Datorită lui Stallman și Raymond, au apărut noi termeni pentru a reprezenta modelele de dezvoltare alese de FLOSS (software open source libere / liber) și pentru a descrie principiile comune. *Catedrala, bazarul* și alte neologisme specializate și-au găsit echivalentele în textele on-line generate de utilizatori.

Cuvinte cheie: *franceză, terminologie, context, informatică, open source.*

A l'ère du Net, les logiciels que l'on connaît sous le nom de libres sont généralement caractérisés par la gratuité et la possibilité d'un renouveau collectif. La logique non marchande qui est à la base de ces logiciels a favorisé de manière remarquable leur essor. Le fait qu'ils soient disponibles sous forme de code source, qu'ils puissent être redistribués et modifiés n'empêche pas la création de licences publiques qui assurent l'accès sans frais à ces ressources. Contrairement aux logiciels propriétaires, ils peuvent être téléchargés sans aucun problème.

Cet univers numérique s'avère très intéressant en raison des enjeux que ces logiciels recèlent. Nous allons passer en revue les termes principaux qui les dénomment, en menant une analyse sémantique centrée sur les principes et les

¹ Chercheure, Université de Padoue. E-mail : luciana.soliman@unipd.it

spécificités du développement des logiciels en question. La prise en compte de leur contexte permettra de mieux saisir les implications idéologiques fondamentales des mouvements qui ont engendré la culture du « Libre ».

1. Une terminologie de la liberté et de la coopération

L'histoire des logiciels libres s'inscrit dans l'idéologie d'un écosystème de connaissances et d'affaires qui exploite la mutualisation des compétences. Elle remonte aux années 1980 : Richard Stallman lance le projet GNU visant à développer un environnement informatique compatible avec Unix, mais complètement libre. Il fonde la Free Software Foundation qui représente le mouvement du logiciel libre. Comme le note Chevalier (2005 : 22) : « [L]es bases de la FSF sont pratiques mais aussi largement éthiques, voire idéologiques, prônant comme des libertés fondamentales de l'être humain la libre circulation des informations et la transparence du code des logiciels ».

Les bonnes prémisses de Stallman ont conduit d'autres informaticiens, en particulier les développeurs de Linux, à lutter contre les monopoles basés sur la fermeture du code source et des standards de communication. En 1998 Bruce Perens et Eric Raymond créent l'OSI, Open Source Initiative. Apparemment, celle-ci se distingue de la FSF par des considérations moins éthiques. C'est pourquoi il y a ceux qui considèrent l'OSI comme une simple campagne de communication incitant à l'emploi de ce type de logiciels, mais la logique de l'information est plus forte que la logique du marché et la liberté de la diffusion des savoirs au profit de tous s'insère en tout cas dans une sorte de « communisme informationnel » (Hennebel 2001). Ce terme, quoique suggestif, impliquerait une idéologie sous-jacente qui réunit tous les thuriféraires de cette économie du logiciel. Pourtant, la cybersolidarité qui en découle s'affranchit d'une orientation politique univoque².

Les deux tendances FSF et OSI permettent d'identifier les termes concernant les produits : le terme *logiciel libre* a sa variante exogène *free software* qui est de moins en moins employée par la cybercommunauté francophone car le modifieur « free » peut engendrer la possibilité de confondre ce type de logiciel avec les *freewares* (et leur synonyme peu fréquent *graticiels*) et les *sharewares* qui sont gratuits, mais dont le code source n'est pas public ; le terme *logiciel open source* (ou *logiciel à source ouvert*) avec ses variantes indique un logiciel dont le programme source est disponible, mais qui respecte des critères bien définis.

² On est allé jusqu'à parler de « kolkhoze logiciels » (Noisette et Noisette 2004/2006 : 60) : « les exploitants des kolkhozes participent tous, selon leurs moyens et leurs compétences, aux activités, et jouissent du droit d'exploitation gratuit et perpétuel de la terre et de ses fruits, qui appartiennent à l'Etat, donc à tous :-). Cette exploitation possible par tous, sans possibilité de spoliation par certains, n'a été réalisable que grâce à la base juridique que constitue la Licence publique générale (GPL) : chacun y trouve son compte, sans appropriation individuelle exclusive, c'est la propagation du Libre par le Libre. »

En effet, si l'on compare les deux mouvements FSF (libre) et OSI (open source), on comprend que la notion de liberté que les deux termes en question véhiculent est différente (Wheeler 2007) : ceux qui utilisent le terme *open source* ont tendance à insister sur les avantages techniques de ces logiciels, tandis que ceux qui se servent du terme *free software* (*logiciel libre* dans sa version francisée) envisagent la liberté qui échappe au contrôle d'un tiers. Si l'on considère de près les types de libertés que ces deux termes comportent, il est plus aisé d'en saisir le sens. C'est Stallman même (1999 : 14) qui énonce dans une interview, où le conflit idéologique au sein de l'univers informatique affleure de manière évidente, l'importance de la liberté :

[...] C'est [...] le risque du mouvement « open source », qui ne juge les logiciels que d'après des critères techniques et qui met en avant les bienfaits pratiques de l'ouverture des logiciels. Il est tentant pour des utilisateurs d'évaluer un programme uniquement par ses fonctionnalités et de faire passer au deuxième plan les questions de liberté. Une des missions du mouvement « logiciel libre » est de garder à l'esprit et de rappeler l'importance de la question de la liberté.

Confronté au succès de Linux qui conduirait à l'émergence d'un standard non propriétaire, mais qui représenterait la seule alternative importante à l'hégémonie des géants du commerce informatique, Stallman (*ibid.* : 15) déclare ouvertement :

[...] Je me bats pour la liberté, l'égalité et la fraternité ; pas pour la variété. Le mot « libre » dans « logiciel libre » veut dire que chacun est libre de proposer des changements et de les utiliser. Peut-être que plusieurs versions d'un logiciel seront populaires, peut-être que non. Tandis que les utilisateurs ont la liberté de choisir, je ne vois pas de problème à ce qu'ils choisissent tous la même version.

Or, le logiciel libre implique quatre types de libertés (Elie 2009 : 3) :

1. la liberté d'exécuter le programme, pour tous les usagers ;
2. la liberté d'étudier le fonctionnement du programme et de le conformer aux besoins de l'utilisateur ;
3. la liberté de redistribuer des copies, donc d'aider son propre voisin ;
4. la liberté d'améliorer le programme et de publier ces améliorations pour que tout le monde puisse en tirer profit.

Plus minutieusement, le logiciel open source (*ibid.* : 4) comporte : la libre redistribution ; le code source distribué ; les œuvres dérivées autorisées ; l'intégrité du code source de l'auteur ; la distribution de la licence en même temps que le programme ; une licence qui ne doit pas être propre à un produit,

qui ne doit pas restreindre d'autres logiciels, qui doit être neutre sur le plan technologique ; la non-discrimination non seulement contre des personnes ou des groupes, mais aussi contre des domaines d'application. Cette idée élargie de la non-discrimination s'insère dans une dimension idéologique que bon nombre d'utilisateurs ignorent et que les définitions contenues dans certaines banques de données en ligne n'approfondissent que marginalement (Soliman 2011).

Pour ce qui est de l'antonyme *logiciel propriétaire* (ou *logiciel fermé*, ou encore *logiciel à source fermé*), il ne serait pas adéquat dans la mesure où l'entreprise vend uniquement l'usage du produit ; elle n'est donc propriétaire de rien (Dréan 1996 : 40, cité par Horn 1999 : 122, n. 2). L'alternative spécialisée *logiciel privé* paraît plus pertinente, mais elle n'a pas été accueillie favorablement par les utilisateurs communs.

On constate donc dans ces premiers termes-phases la volonté des spécialistes de différencier ce que pour les utilisateurs communs n'est pas évident. Les termes de ce domaine se caractérisent donc par :

- a) une généralisation sémantico-idéologique incertaine (récepteurs : grand public) ;
- b) une spécialisation sémantico-idéologique stable, mais progressive (récepteurs : pairs).

Toutefois, quand on aborde la problématique de la propriété intellectuelle, cette spécialisation peut avoir des failles. On peut repérer les termes *open source radical* et *open source modéré* pour indiquer différentes manières du modèle économique qui appartiennent plutôt au courant du logiciel libre. En contexte :

la forme la plus radicale d'*open source* est défendue par la *Free Software Foundation* de Richard Stallman (RMS). RMS est le fondateur du projet GNU (GNU's Not UNIX) et créateur de la licence GPL (Licence Publique Générale) (Viseur 2001).

L'acceptation d'*open source* serait donc ici plus large que *logiciel libre*. Il existe pourtant le sigle hybride *FLOSS* (*free-libre open source software*) qui englobe tous les logiciels de ce type.

Relativement au terme *copyleft*, souvent qualifié de « licence virale » par ses détracteurs, il serait implicite dans la définition même de *logiciel libre*. Il s'agit d'un calembour : si le *copyright* est le droit d'auteur, le *copyleft* est le « gauche d'auteur ». Cette disposition concerne la transitivité ou non de la licence, « qui ne permet à personne de s'approprier à son seul profit le travail des autres, tout en permettant à tous d'utiliser et de modifier le travail des autres » (Noisette et Noisette 2004/2006 :11). On distingue :

- le *libre à copyleft fort* (redistribution du logiciel sans ou avec modification afin de construire un patrimoine homogène) ;

- le *libre à copyleft faible* (redistribution sans ou avec modification avec la possibilité d'ajouter d'autres licences, même propriétaires) ;
- le *libre sans copyleft* (redistribution sans ou avec modification sous une autre licence afin d'interdire la distribution et la modification du code).

Le terme forgé par un ami de Stallman et utilisé par le fondateur de la FSF est devenu désormais applicable à tout type de programme ayant cet esprit de partage légal, de collaboration, de co-création, au point que l'on parle de *copyleft attitude*, indépendamment du champ d'appartenance (libre ou open source).

Du point de vue strictement formel, les termes que l'on vient de signaler appartiennent à la classe des néonymes d'appoint (Rondeau 1984 : 124) : la dénomination passe de la langue anglaise à la langue française par le biais d'un emprunt (intégral : *copyleft*, *copyleft attitude* ; partiel : *logiciel open source*) ou d'un calque sélectif (*logiciel libre*).

Sur le plan des facteurs sociolinguistiques qui déterminent l'implantation des termes, on observe que le degré de spécialisation du domaine et la qualité des usagers en conditionnent l'emploi. Indiscutablement, la conscience collective du groupe des locuteurs éclairés, à savoir les spécialistes du domaine, permet de réduire les fluctuations d'usage.

2. Cathédrale, bazar et compagnie : une terminologie du don et du développement

Eric Raymond, informaticien et journaliste, écrit en 1997 *The Cathedral and the Bazaar*, un texte qui est désormais considéré comme un ouvrage fondamental et qui a été traduit en français par Sébastien Blondeel (1998). La traduction est assez proche du texte de départ aussi bien en termes de conformité linguistico-rédactionnelle (lisibilité élevée) que sur le plan matériel (style stratégiquement adéquat) ; elle s'inscrit dans l'optimisme de la création et du développement de ces logiciels : il suffit de dire que le terme *hacker* a été rendu par *bidouilleur* afin de ne pas suggérer l'idée négative suggérée par le terme anglais. Raymond décrit les deux types d'organisations possibles d'une équipe de conception informatique. La *cathédrale* est la programmation d'un logiciel dans une entreprise hautement organisée (le produit final est un logiciel propriétaire), alors que la *bazar* représente un modèle de développement collectif de logiciels libres où tout le monde peut contribuer à la modification et à l'amélioration du code source. Les logiciels apparaissent donc dans ce dernier cas comme le résultat spontané d'un travail cognitif commun.

J'avais prêché l'évangile selon Unix sur l'utilisation de petits outils, le prototypage rapide et la programmation évolutive, depuis des années. Mais je pensais aussi qu'il existait une certaine complexité critique au-delà de laquelle une approche plus centralisée, plus a priori, était

nécessaire. Je pensais que les logiciels les plus importants (tels les systèmes d'exploitation et les très gros outils comme Emacs) devaient être conçus comme des cathédrales, soigneusement élaborés par des sorciers isolés ou de petits groupes de mages travaillant à l'écart du monde, sans qu'aucune version bêta ne voit le jour avant que son heure ne soit venue. [...] A l'opposé de la construction de cathédrales, silencieuse et pleine de vénération, la communauté Linux paraissait plutôt ressembler à un bazar grouillant de rituels et d'approches différentes (très justement symbolisé par les sites d'archives de Linux, qui acceptaient des contributions de *n'importe qui*) à partir duquel un système stable et cohérent ne pourrait apparemment émerger que par une succession de miracles. (Raymond 1998)

Le modèle du bazar permet un développement efficace de logiciels à succès grâce au libre partage des savoirs et à la facilité de la communication (on a identifié par exemple dans Wikipédia le modèle spontané préconisé par Raymond). La dimension humaine est évidente.

La matrice des néonymes forgés par Raymond est à mi-chemin entre le sacré et le magique. On la retrouve dans une perspective plus nettement visionnaire dans un autre article du même auteur (1999a/2013), *A la conquête de la noosphère*. La *noosphère* du titre est le « territoire des idées, l'espace de toutes les pensées possibles ». Il envisage une théorie lockéenne de la propriété appliquée par les *hackeurs* : les traducteurs Fleury et Blondeel abandonnent le terme *bidouilleurs* et optent pour cet emprunt intégré phonétiquement, car les fondements de l'éthique des programmeurs ont été déjà donnés : le résultat de leur créativité est public, leur objectif est clairement de s'entraider. Raymond distingue dans ce document *hackeurs* et *crackeurs*, ceux-ci ne révélant à personne les secrets de leur mission-métier. A la culture du don il ajoute celle du plaisir de l'artisanat et celle du jeu des réputations qui justifie la recherche d'un certain prestige au sein de la communauté des spécialistes. Les tons idéologiques virent donc vers la psychologie : Raymond aborde le problème de l'ego en définissant la culture hacker qui « méprise l'égoïsme et les motivations basées sur l'ego » (*ibidem*). L'auto-satisfaction est critiquée même quand la communauté pourrait en tirer profit. Et l'auteur poursuit dans son document l'éloge de l'humilité du hacker. Si dans le deuxième article Raymond examine le contexte social où le *bazar* se développe, dans *Le chaudron magique* (1999b) il permet de comprendre comment la culture du don peut devenir avantageuse. Au fil de la production des textes, le terme *logiciel open source* (Raymond 1998, premier document) a changé en *logiciel au source ouvert* (Raymond 1999a/2013, deuxième document) et en *source ouvert* (Raymond 1999b, troisième document) par une opération d'économie linguistique assez claire, motivée par le partage d'un univers numérique connu :

- logiciel au (code) source ouvert ;
- logiciel à (code) source ouvert ;
- logiciel à (codes) sources ouverts ;
- source ouvert.

Sans doute les variantes morphologiques non développées répondraient-elles à une stratégie d'assimilation immédiate du concept informatique véhiculé.

3. Dynamisme textuel et circularité terminologique

Raymond écrit les trois documents que l'on vient de citer sous format ouvert sur le Net, ce qui implique la possibilité de la mise à jour par des contributeurs. Par exemple, dans le cas du document *A la conquête de la noosphère*, on trouve cet historique des différentes versions dues aux intégrations des lecteurs :

Je suis le seul responsable de ce qui est dit dans cet article, de toutes les erreurs ou méprises. J'ai cependant accueilli favorablement les commentaires et les interventions des lecteurs, et je les ai utilisés pour améliorer cet article – processus auquel je ne prévois nulle fin prédéfinie.

10 avril 1998 : publication de la version 1.2 sur le Web.

12 avril 1998 : Version 1.3. Corrections typographiques et réponses aux premiers commentaires du public. Les quatre premiers ouvrages de la bibliographie. Un contributeur anonyme a remarqué que la réputation est motivante même lorsque l'artisan n'est pas averti de son existence. J'ai ajouté une partie intéressante sur le contraste avec les *warez d00dz*, j'ai allongé la partie des prémisses traitant du fait que « le logiciel parle de lui-même » et des observations sur la prévention des cultes de la personnalité. Résultat, la partie « Le problème de l'ego » a grossi et s'est scindée.

16 avril 1998 : Version 1.7. Nouvelle section sur les implications globales, qui traite de l'histoire de la colonisation de la noosphère et examine le phénomène des « tueurs de concurrence ». J'ai ajouté une autre question à approfondir.

27 avril 1998 : Version 1.8. J'ai ajouté Goldhaber à la bibliographie. Cette version est celle qui sera présentée dans les actes de la « Linux Expo ».

26 mai 1998 : Version 1.9. J'ai incorporé la distinction entre noosphère et ergosphère de Faré Rideau. J'ai ajouté l'affirmation de Richard M. Stallman, qui dit ne pas être anti-commercial. Une nouvelle partie sur l'acculturation et l'académisme (merci à Ross J. Reedstrom, Eran Tromer, Allan McInnes, et aux autres). Ajouts sur l'humilité (« comportement altruiste ») venant de Jerry Fass et Marsh Ray.

11 juillet 1998 : Version 1.10. J'ai retiré les références à Faré Rideau à propos de la « gloire » à sa demande.

21 novembre 1998 : Version 1.14. Modifications éditoriales mineures, remise à jour de quelques liens.

(Raymond 1999a/2013)

Le caractère dynamique de ce document dû à sa diffusion sur le Web et à sa composante participative renvoie au genre de la propagande. L'interaction entre l'auteur et les cyberusagers amateurs ou experts (sous le couvert de l'anonymat, ou dont on révèle l'identité) permet d'augmenter le potentiel non seulement informationnel, mais aussi conatif dans la mesure où le lecteur est impliqué activement par le rédacteur dans la construction du texte. La circularité des termes qui en découle est d'ordre actif-passif, c'est-à-dire d'accueil et d'intervention : la connaissance du gourou informatique instruit l'expérience de ses adeptes, mais celle-ci bâtit à son tour la connaissance source.

A en croire Hermans (1991 : 107), « pour se propager et faire souche, [la terminologie] doit s'autonomiser par rapport à son auteur et elle est soumise à des mécanismes de régulation 'sémantique' ». Dans le cas qui nous occupe, cette terminologie est tangiblement réglée et renouvelée au niveau du sens par des « patchs » lexicaux et/ou textuels, à savoir des modifications de qualité, que les contributeurs conseillent à l'auteur. C'est à celui-ci qu'il incombe de filtrer et d'incorporer les observations reçues.

Il en découle que la coopération rédactionnelle peut comporter généralement :

- a) une meilleure délimitation notionnelle (Version 1.9, *supra* : la distinction entre *noosphère* et *ergosphère*, qui permet d'appréhender la nature des projets grâce aux termes de l'astrophysique) ;
- b) un ajout au niveau du contenu (Version 1.9, *supra* : le comportement altruiste qui étoffe l'attitude humble de l'informaticien activiste).

La configuration du texte est donc liée à trois facteurs :

- a) le rédacteur prend sur lui la responsabilité du texte qu'il propose comme *in fieri* ;
- b) le rédacteur sélectionne et hiérarchise les intégrations ;
- c) le rédacteur écrit essentiellement au sein du cadre notionnel de « sa » cybercommunauté.

Le facteur c) justifie les déclarations d'éloignement de la philosophie de Stallman et les précisions terminologiques :

Historiquement, l'organisation la plus connue et la mieux organisée de la culture hacker a été à la fois très fanatique et très anti-commerciale. La « Free Software Foundation » fondée par Richard M. Stallman (RMS) a encouragé activement le développement des logiciels au source ouvert depuis le début des années 1980, en fournissant des outils tels que *Emacs* et *GCC* [...]. (Raymond 1999a/2013)

La *FSF* était aussi le seul sponsor des logiciels au source ouvert avec une identité institutionnelle visible par des observateurs extérieurs à la culture hacker. En fait, ils ont défini le terme de « *free software* » (logiciel libre), en lui donnant délibérément un nom provocateur (le nouveau label « *open source* », lui, évite cela). (*ibidem*)

Ce facteur explique également la visée de l'auteur qui a remarqué une contradiction entre l'idéologie officielle définie par les licences des logiciels au source ouvert et la pratique réelle de la « tribu » des informaticiens. Les comportements qu'il signale permettent aux hackers de se reconnaître et de prendre conscience de l'importance de leur travail.

Bilan

Le territoire de l'informatique « libre » révèle une problématique de base à cause d'un flou terminologique concernant le rapport entre *logiciels libres* et *logiciels open source*. Comme il s'agit d'un univers en devenir, il est important d'établir les différences idéologiques et éthiques qui fondent les deux mouvements. La mission de Stallman et de la FSF est d'assurer le libre accès au code source et d'établir un réseau de solidarités importantes axées sur l'innovation et la distribution de tous les savoirs ; celle de l'OSI est plutôt de construire un patrimoine informatique commun à l'échelle planétaire. C'est pourtant la complexité technologique qui a instauré un certain écart entre les informaticiens experts et les quasi-profanes qui s'aventurent dans ce domaine. Objectivement, certaines informations ont été accueillies passivement par le grand public qui aime les innovations technologiques, mais qui révèle une gestion culturellement pauvre des termes relatifs à ce domaine.

L'échange sans contrepartie financière de ces logiciels a contribué au succès de ces projets, mais c'est la possibilité de participer à la programmation qui a suscité l'intérêt de ceux qui n'appartiennent pas à la sphère des chercheurs en informatique ou des informaticiens professionnels. Les profanes peuvent prendre part à la révision d'un texte, à sa traduction, ou proposer des corrections aux fonctions du logiciel en faisant confiance aux développeurs. Or, la Loi de Linus promulguée par Raymond est d'avoir beaucoup d'observateurs pour corriger toutes les erreurs possibles. La perspective de pouvoir améliorer maximale un produit selon les besoins communs a poussé beaucoup de bénévoles à agir. Ceux qui interviennent dans les textes d'empreinte philosophique de l'univers open source témoignent d'une compréhension élevée des enjeux de cette réalité qui n'est plus limitée aux logiciels, car elle est désormais ouverte à d'autres créations numériques (par exemple, les célèbres licences Creative Commons).

La terminologie de Raymond que nous avons détectée dans ses documents s'inscrit dans le monde des mythes : l'idéologie du rédacteur de ces documents est celle de la culture des hackers, à savoir de ces informaticiens pour qui la reconnaissance de leurs talents dans la « noosphère », le monde des idées et des inventions, est plus importante que toute autre récompense du « monde réel ». Cette culture est une culture du don qui s'insère, non sans contradiction, dans la coopération : les informaticiens rivalisent pour un projet

commun. Toute la textualité de Raymond vise à tracer de manière approfondie un profil de l'identité de l'expert qui opère pour la création et le développement de ces logiciels alternatifs. Les termes qui le décrivent – d'abord *bidouilleur* et ensuite *hacker* – expliquent la variation du registre connotatif selon la familiarité du lecteur avec le domaine de l'informatique et ses dynamiques internes.

BIBLIOGRAPHIE

- CHEVALIER, B., *Logiciels libres, open source : qu'est-ce que c'est*, Paris, H&K, 2005.
- ELIE, F., *Economie du logiciel libre*, Paris, Eyrolles, 2009.
- GAUDIN, F., ASSAL, A. (éds), « Terminologie et sociolinguistique », *Cahiers de Linguistique sociale*, 18, 1981.
- HENNEBEL, L., « Propriété intellectuelle versus 'communisme informationnel' », *Actuel Marx*, 21, 2001, http://www.freescape.eu.org/biblio/printarticle.php?id_article=141 (dernière interrogation : mai 2011).
- HERMANS, A., « Sociologie des vocabulaires scientifiques et techniques. Quelques réflexions », in GAUDIN, F., ASSAL, A. (éds), « Terminologie et sociolinguistique », *Cahiers de Linguistique sociale*, 18, 1981, pp. 101-110.
- HORN, F., « L'importance du logiciel libre dans l'amélioration de l'efficacité des logiciels », *Terminal*, 80/81, 1999, pp. 119-148.
- NOISETTE, P., NOISETTE, Th., *La bataille du logiciel libre. Dix clés pour comprendre*, Paris, La Découverte, 2004/2006.
- RAYMOND, E.S., *La cathédrale et le bazar*, traduit par Blondeel S., 1998, <https://framsoft.org/IMG/cathedrale-bazar.pdf> (dernière interrogation : septembre 2017).
- RAYMOND, E.S., *A la conquête de la noosphère*, traduit par Fleury, E. et Blondeel, S., 1999a/2013, <http://www.larevuedesressources.org/a-la-conquete-de-la-noosphere-eric-steven-raymond,2475.html> (dernière interrogation : septembre 2017).
- RAYMOND, E.S., *Le chaudron magique*, traduit par Fleury, E., Blondeel, S., et Vauldenaire, D., 1999b, <http://adonnart.free.fr/doc/magichau.htm> (dernière interrogation : septembre 2017).
- RONDEAU, G., *Introduction à la terminologie*, Boucherville, Gaëtan Morin, 1984.
- SOLIMAN, L.T., « Binômes et polynômes synonymiques en français et en italien dans le discours de l'informatique », *Synergies Italie*, 6, 2010, pp. 121-133.
- SOLIMAN, L.T., « Préoccupations normalisatrices et démocratisation terminologique », in Liénard, F., Zlitni, S. (éds), *La communication électronique : enjeux de langues*, Limoges, Lambert-Lucas, 2011, pp. 165-177.
- STALLMAN, R., « La vraie opposition est entre le logiciel libre et le logiciel propriétaire », *Terminal*, 80/81, 1999, pp. 13-16.
- WISEUR, R., *La dynamique Open source*, 2001, <http://www.logicielibre.net/download/fiche132.pdf> (dernière interrogation : septembre 2017).
- WHEELER, D.A., « Why open source software/free software (oss/fs, floss, or foss)? Look at the numbers! », http://www.dwheeler.com/oss_fs_why.html (dernière interrogation : septembre 2017).